

# LORD STRANLEIGH, PHILANTHROPE

## Le nom d'emprunt

Il vient un moment dans la vie de chaque homme où, en dépit de tous les succès qu'il a connus, il se demande s'il n'a pas choisi la mauvaise carrière. Le grand acteur comique veut jouer Hamlet et le tragédien mondialement connu pour son portrait du prince mélancolique s' imagine pouvoir déchaîner les rires du public. Le charpentier regrette de n'avoir pas choisi le métier de forgeron, et le forgeron, tout en s'essuyant le front au-dessus de ses fers rougis, envie de toute son âme le glacier, tandis que le glacier ne rêve que de charbon.

Le jeune Lord Stranleigh commença à prendre conscience du rôle futile qu'il jouait dans les affaires du monde au moment où son ami et collègue Mackeller tomba gravement malade. Mackeller était certes un homme bien plus robuste que le mince et élégant Stranleigh, mais un spécialiste londonien l'informa que ses nerfs l'avaient lâché ; que le souci et l'inquiétude lui avaient tellement fatigué le cœur au cours des dernières années que le prix d'une longévité raisonnable était un arrêt total de toute forme de travail et un éloignement définitif du monde des affaires.

Un spécialiste anglais, qui a traité avec succès un membre de la famille royale, et par là même aussitôt acquis une célébrité européenne dont jamais des années de labeur ne lui auraient permis de jouir, ne cherche pas à vous dorer la pilule mais délivre son diagnostic avec une brutalité qui atterre l'homme ordinaire. Dans le cas de Mackeller, le coup fut adouci par le fait que le colosse écossais ne croyait pas un mot de ces paroles d'expert. Il ne souffrait de rien, protesta-t-il, hormis de temps à autre d'une inquiétante difficulté à respirer. Son problème était donc bronchial et non cardiaque, insista-t-il. Le célèbre médecin haussa les épaules d'un air indifférent.

« Si vous êtes tellement au fait de votre condition, pourquoi prendre la peine de venir me consulter ? demanda-t-il avec une certaine pertinence.

— Il m'est tout à fait impossible d'interrompre mon activité du jour au lendemain ainsi que vous le suggérez. De très grands intérêts sont en jeu et les négliger me mènerait à la ruine.

— C'est ce que disent tous les hommes d'affaires. Dans votre cas, continuez sans rien changer et vous aurez moins de six mois à vivre. »

Peter Mackeller écouta cette sentence de mort la tête basse et le front ombrageux, mais il restait incrédule ; néanmoins, comme c'était un homme excessivement pratique, son esprit chercha aussitôt une solution de rechange. Après tout, peut-être que ce rustre de médecin connaissait son affaire. De sa vie épuisante, jamais Peter n'avait fait l'expérience de la maladie. La robuste constitution que lui avaient léguée ses ancêtres des Highlands ne pouvait subitement le trahir avant qu'il ait atteint sa pleine maturité. La plupart de ses ancêtres étaient morts jeunes, c'est-à-dire centenaires. Peter marmonna, pour lui-même plutôt qu'à l'intention du médecin :

« Peut-être que Stranleigh accepterait pour un temps de prendre mes affaires en main.

— Faites-vous allusion à Lord Stranleigh ? demanda l'expert.

— Oui ; c'est un de mes vieux amis. Il m'a plusieurs fois évité des ennuis ; des ennuis financiers, je veux dire.

— Vous dites que le duc Stranleigh de Wychwood est de vos amis ?

— Oui.

— Eh bien, s'il y a un homme en Angleterre qui peut vous accorder une aide financière sans en être affecté, s'est Sa fortunée Seigneurie. Je serais ravi que vous me l'ameniez ici un de ces jours, afin que je puisse discuter de votre cas avec lui plus librement qu'avec vous.

— Je puis attester du caractère définitif du diagnostic que vous m’avez livré, dit Mackeller en levant les yeux. Vous n’avez nul reproche à vous faire à cet égard. »

Le grand homme sourit pour la première fois. Il était visiblement impressionné par l’amitié de son patient avec Lord Stranleigh, car, après tout, même la famille royale dont il était familier était pauvre comparée au jeune duc, et à Londres comme partout, l’argent impose le respect.

« Les choses en sont là, Mr. Mackeller. Votre cœur bat au rythme de quatre-vingt-quinze pulsations à la minute alors qu’il devrait se contenter de soixante à soixante-cinq. Grosso modo, il faut une inspiration d’air dans les poumons pour quatre pulsations. Vos poumons conservateurs tentent en vain de suivre la cadence imposée par votre cœur radical. Le regretté Sir Henry Irving<sup>1</sup> me fit un jour l’honneur de me consulter et je lui ai dit exactement la même chose qu’à vous. Par une curieuse coïncidence, sa réponse fut presque la même que la vôtre. Il me dit qu’il lui était impossible d’interrompre ses activités vu la quantité d’engagements qu’il avait acceptée et que son seul problème était un problème de souffle. Dans six mois, il pourrait envisager de travailler un peu moins, mais pas maintenant. Avant que ces six mois se fussent écoulés, on l’inhumait dans l’Abbaye de Westminster. Je vous suggère d’aller trouver votre ami Lord Stranleigh et de me l’amener ici, disons dans une semaine, à la même heure. »

Et Mackeller prit alors congé, persistant à s’interroger sur la part de vérité dans le diagnostic du médecin. Il monta dans le brougham électrique qui l’attendait dans Harley Street et ordonna sèchement au chauffeur de le conduire à son bureau. Assis dans le véhicule silencieux, il entreprit de chasser de son esprit toute idée de la sinistre diatribe du docteur afin de se concentrer sur le travail qui l’attendait. Il fut consterné de découvrir que, malgré qu’il en eût, cette sentence de six mois ne cessait de revenir à ses pensées comme une décimale qui se répète. Soudain, il pressa le bouton électrique et, comme le chauffeur ralentissait, il lui ordonna de faire demi-tour pour gagner Stranleigh House.

Bien que la moitié du monde ait déjà abattu la moitié d’une journée de travail, l’énergique Mackeller découvrit comme il s’y attendait que le jeune et indolent noble venait tout juste de finir son petit déjeuner.

« Ah ! Peter, s’écria Sa Seigneurie, il ne sert à rien de vous souhaiter une belle matinée, car vous avez déjà transformé les premières heures de la journée en monnaie sonnante et trébuchante. Comme dit le vieil adage : “Le diable trouve toujours à s’occuper...” non, non, c’est pas le bon. En vérité, je suis à peine réveillé. Ce que je voulais dire, c’est : “Comment l’abeille industrielle s’améliore à chaque heure, et rassemble son miel toute la journée<sup>2</sup>.” Vous arrivez juste à temps pour vous réchauffer de cette grisaille avec une cigarette ; à moins que vous ne préfériez un havane parfumé ?

— Non, merci, Stranleigh. J’ai cessé de fumer.

— Vraiment ! Depuis quand ?

— Depuis ce matin à dix heures. Je reviens de Harley Street où j’ai consulté un spécialiste des maladies du cœur. Mon propre médecin avait pris rendez-vous pour moi à neuf heures et demie. C’est un homme qui a plus de patients qu’il n’en peut traiter et qui vous accorde des consultations à des heures indues comme s’il vous faisait une faveur.

— Oh ! je suis navré d’apprendre que vous n’êtes pas bien ! Que vous a dit ce spécialiste ?

— Il m’a dit que je devais tout de suite cesser de travailler et cette injonction ne pouvait pas plus mal tomber. Apparemment, j’ai besoin de prendre du repos pendant un temps indéfini, aussi voulais-je savoir si vous accepteriez de vous occuper de mes affaires durant cette période.

— Certainement », dit Stranleigh, renonçant à son badinage enjoué pour afficher un air soucieux. « Quelle est l’origine de votre mal à en croire ce docteur ?

— Mon cœur qui fait des siennes.

— Ah ! le cœur est un organe des plus importants et il faut en prendre soin. “Il ne somnole ni ne dort<sup>3</sup>.”

---

<sup>1</sup> Célèbre acteur anglais (1838-1905), également directeur du Lyceum Theatre. Il fut l’employeur de Bram Stoker qui lui consacra une biographie en 1906. (*Toutes les notes sont de l’éditeur.*)

<sup>2</sup> Premiers vers d’un poème moralisateur du théologien anglais Isaac Watts (1674-1748).

<sup>3</sup> Psaume 121.

— Le spécialiste m'affirme, dit le matérialiste Mackeller, que le cœur dort pendant la fraction de seconde séparant deux battements.

— Vraiment ! Je suis profondément ignorant de ce sujet, mais je dispose d'une encyclopédie ambulante en la personne de mon ami Ponderby. Quelle forme de traitement vous recommande le docteur ?

— Nous ne sommes pas allés jusque-là. Il est probable que je me retirerai dans ma maison de campagne, où je suis assuré de trouver calme et tranquillité. Il m'a suggéré de revenir le voir avec vous, dans une semaine à neuf heures et demie.

— Pourquoi souhaite-t-il me voir à cette heure barbare ?

— Oh ! fit Mackeller avec quelque impatience, je suppose que tout le monde tient à rencontrer le grand Lord Stranleigh.

— Ah ! oui ; j'avais oublié. C'est naturel, tout à fait naturel. C'est le médecin qui vous a conseillé votre maison de campagne en guise de sanatorium ?

— Non ; l'idée vient de moi.

— Je présume que votre maison de campagne est reliée à votre bureau par le téléphone ?

— Oui ; elle a cet avantage.

— Pardonnez-moi, Peter ; elle a cet inconvénient, vous voulez dire, et un inconvénient des plus fâcheux. Toutefois, invoquons une autorité pour nous assister, car, ainsi que je vous l'ai dit, mon ignorance du sujet est profonde. »

Il agita la clochette, sur quoi le grave et digne Ponderby apparut en silence, tel un génie réagissant à la main qui frotte sa lampe.

« Ponderby, quand un homme souffre d'une affection du cœur — une affection physique, s'entend —, que devrait-il faire ?

— Cela dépend, milord, s'il préfère résider en France, en Belgique ou en Allemagne.

— Il préfère vivre en Angleterre, Ponderby, mais la question n'est pas là. Sa priorité est de vivre tout court.

— Les eaux les mieux à même de le traiter, milord, sont celles de Bad Nauheim, en Allemagne, un joli petit village à l'est du Taunus, à vingt-trois milles au nord de Francfort-sur-le-Main. Ensuite viennent les eaux de Royat, au centre de la France, encore que celles de Spa, en Belgique, soient d'une force à peu près égale.

— Qu'entendez-vous par "force", Ponderby ? Leur teneur en sel, en soufre, autre chose ?

— Dans chacune de ces stations thermales, les eaux contiennent une forte proportion de sel, mais la force à laquelle je fais référence, qui s'est révélée si bénéfique pour les troubles cardiaques, est celle du gaz carbonique présent sous forme d'acide carbonique dans les eaux de ces trois sources.

— Merci, Ponderby. »

Ponderby s'inclina, puis disparut aussi silencieusement qu'il était apparu.

« Eh bien, Peter, voilà que vous avez le choix entre trois pays, et entre trois charmantes villes d'eaux. Laquelle préférez-vous ?

— Je dirais Bad Nauheim. Comme ses eaux sont les plus fortes, la cure devrait y être la plus rapide, répondit le pragmatique Mackeller.

— Cela semble raisonnable ; mais nous ferions mieux de nous en assurer. »

Il agita de nouveau la clochette.

« Ponderby, j'ai oublié de vous poser une question : est-ce qu'on boit les eaux dans ces stations ou est-ce que l'on s'y baigne ?

— Chacune d'elle propose des eaux à absorber, milord, mais on se baigne dans le "sprudel", l'eau gazeuse.

— Mackeller suppose que les eaux de Bad Nauheim étant les plus fortes, la cure y serait la plus rapide.

— Il n'en va pas nécessairement ainsi, milord, car il est rare que l'on y administre des bains de force maximale. Dans chacune des trois stations, le traitement dure de vingt et un jours à six semaines, et il ne commence pas par des immersions dans l'eau gazeuse, mais dans de l'eau salée à doses de plus en plus

fortes. Tous les curistes sont guéris dans l'une ou l'autre des trois villes, exception faite des cas les plus graves.

— Si je vous comprends bien, Ponderby, le choix que fait le malade n'a aucune importance.

— Je n'irai pas jusqu'à dire cela, milord, répondit Ponderby d'une voix pleine de déférence. Sa Très Gracieuse Majesté Édouard VII a séjourné de temps à autre à Royat quand il était encore prince de Galles.

— Merci, Ponderby, voici un argument irréfutable. Royat pour la royauté, si l'on peut dire. »

Pour la seconde fois, le loyal Ponderby s'évapora. Lorsqu'il eut disparu, Stranleigh se permit un petit rire.

« Avez-vous fait votre choix, Peter ? » demanda-t-il, et Peter, sans doute vexé par le rire vu que son cas était d'une extrême gravité, répondit avec un entêtement bien écossais : « J'irai à Bad Nauheim.

— Fort bien ! s'écria Sa Seigneurie, et j'irai avec vous. »

Mackeller le fixa d'un air étonné.

« Mais vous avez promis de prendre soin de mes affaires pendant mon absence.

— Bien sûr.

— Mais vous ne pouvez pas le faire si vous vous absentez également.

— Vous n'avez pas entendu Ponderby dire que Bad Nauheim ne se trouvait qu'à vingt-trois milles de Francfort ?

— Quel rapport ?

— Ignorez-vous que Francfort est la plus grande ville financière d'Allemagne, sinon d'Europe ? C'est la cité dont nous arrivent, sinon nos Stranleigh, du moins nos Rothschild, lesquels ont connu quelque succès dans les affaires.

— Je ne vois toujours pas le rapport.

— Peter, si je dois prendre soin de vos affaires, je dois le faire à ma façon. Tout comme je juge nécessaire de choisir la meilleure ville d'eaux pour soigner une maladie de cœur, je me suis fait une habitude de sélectionner le meilleur fondé de pouvoir pour traiter les diverses affaires que j'ai en cours. Comme vous le savez, j'emploie douze des hommes d'affaires les plus madrés de la City. Je vais transmettre la gestion de vos affaires à leur chef, qui en répartira les diverses composantes à ses onze subordonnés. »

Cette gestion par procuration ne séduisait guère Mackeller, qui afficha une mine sinistre pendant qu'on lui expliquait le processus. Stranleigh, cependant, continua sans se démonter :

« Naturellement, Peter, si vous préférez que vos affaires soient conduites comme vous les auriez vous-même conduites...

— C'est exactement ce que je souhaitais, si possible, coupa Mackeller, mais je suppose qu'on n'est pas en droit d'espérer une telle chose.

— Oh ! mais bien sûr que si ! À qui est prêt à tout pour accomplir son but, il n'est rien d'impossible. Au lieu d'employer douze hommes compétents, je substituerai à deux ou trois d'entre eux un nombre équivalent d'individus ordinaires et médiocres qui comprendront leurs instructions de travers et réduiront donc le niveau d'excellence à votre convenance. »

Peter lui jeta un regard noir.

« Ce que nous souhaitons obtenir », poursuivit Stranleigh, indifférent à sa réaction, « c'est avant tout la restauration de votre bonne santé. La bonne tenue de vos affaires est une considération tout à fait secondaire. Un docteur vous dira que, durant votre cure, vous devrez oublier vos soucis quotidiens. Un tel conseil est par essence futile, car le patient est incapable de s'empêcher de s'inquiéter de ce qui pourrait aller de travers en son absence, tout autant que de se guérir par un simple effort de volonté. Je peux, moi, accomplir pour vous ce que le docteur ne peut pas. Je peux contrôler vos affaires sous garantie, celle-ci étant que toute perte d'argent subie lors d'une transaction placée sous ma responsabilité vous sera remboursée par mes soins. Tout gain sera naturellement porté à votre crédit. Donc, chassez de votre esprit tout ce qui a trait aux affaires, en sachant que même si vous étiez en parfaite santé, jamais vous ne pourriez faire mieux que ce que je vous garantis.

— Oh ! fit Mackeller, jamais je ne pourrais accepter un tel arrangement. Cela ressemble trop à "Pile tu perds, et face je gagne".

— Précisément ; mais cet arrangement est limité dans le temps, six semaines tout au plus. Les pertes dont je pourrais souffrir durant cette période me sont indifférentes, alors qu'il est impératif à mes yeux d'assurer le succès de votre cure. Je mets au défi même un ronchon comme vous de maugréer une fois que vous aurez accepté les avantages de cet accord. Maintenant, considérons la discussion comme close et parlons d'autre chose.

— Mon cher Stranleigh, dit Mackeller avec quelque difficulté, le Destin semble résolu à m'infliger des dettes envers vous que jamais je ne pourrai rembourser.

— Ce n'est pas grave, Peter ! Laissons faire le Destin. Bien, serez-vous prêt demain matin à partir avec moi pour Bad Nauheim ?

— Oh ! c'était autre chose dont je voulais vous toucher un mot. Je ne puis accepter un tel sacrifice de votre part. Vous vous ennuierez à mourir dans une ville d'eaux peuplée d'invalides. Vous ne devez pas m'accompagner là-bas.

— Mon cher ami, permettez-moi pour une fois d'agir par pur égoïsme. Je me rends à Bad Nauheim pour savoir si, oui ou non, une cure peut me guérir.

— Vous guérir ! Mais vous n'avez pas de maladie de cœur, au moins ?

— On dit que le cœur peut se montrer traître et même pervers, et je crois bien qu'il en est ainsi du mien. Ce n'est pas un médecin qui m'en a fait prendre conscience, mais un peu d'introspection. Un incident survenu la semaine dernière m'a fort surpris. J'ai monté une opération contre un membre du Camperdown Club qui a affirmé que tous les *coups*\* dont on m'attribuait le mérite résultaient de la chance et non de l'intelligence. C'est également ce que je pense, mais il n'est pas question que cela soit rendu public ; aussi, après l'avoir averti de mes intentions, j'ai attaqué certains de ses intérêts au Stock Exchange. Le résultat est qu'il s'est appauvri de trente mille livres et que je me suis enrichi d'autant. Ce qui n'était que justice ; néanmoins, pour la première fois de ma vie, je me suis réjoui de façon impie d'avoir gagné de l'argent. Cela m'a terrifié. J'ai vu que si je persistais dans cette voie, je deviendrais comme tous les autres, accumulant de l'argent sur mon compte non parce que j'en avais besoin mais pour le simple plaisir de le faire. Par ailleurs, j'ai entrevu le visage hagard de mon adversaire et compris qu'il avait perdu une somme qu'il ne pouvait se permettre de perdre alors que j'avais gagné de l'argent de poche dont je n'avais pas besoin. J'ai compris pour la première fois la tension que devait éprouver quelqu'un comme lui quand une somme de cette importance était en jeu. Juste avant votre visite, je m'étais décidé à étudier le revers de la médaille.

« On dit que toutes les épaves de l'Atlantique se rassemblent dans la mer des Sargasses. J'ai décidé de localiser la mer des Sargasses du monde des affaires et d'observer les épaves humaines qui s'y sont accumulées. Je veux voir les hommes d'affaires qui ont pu connaître l'échec ou la réussite. Je veux les voir non comme des prédateurs à l'œil d'aigle, ainsi que je les vois à Londres et à New York, mais lorsqu'ils paient le prix de leur prédation. Qu'il le paient avec leur vie et non avec des liquidités. Je ne veux pas les voir jouant au Stock Exchange mais jouant face à la Mort. Je veux voir ces hommes chez qui la rumeur d'une maladie fait trembler Wall Street. Je veux étudier le visage d'un tel homme lorsqu'un spécialiste lui dit qu'il doit cesser de s'intéresser aux affaires du monde s'il ne veut pas l'avoir quitté dans les six mois.

— Mon Dieu ! gémit Peter, c'est exactement ce que m'a dit le docteur !

— Oh ! n'ayez crainte, Mac ! Je suis sûr qu'avant deux mois vous serez remis sur pied ! Vous vous occupez d'affaires légales et non de spéculations. Mais vous savez maintenant pourquoi je vous accompagne à Bad Nauheim. L'express partant de Charing Cross demain à neuf heures du matin, est-ce trop tôt pour vous ?

— Trop tôt pour *moi* ? s'écria Mackeller, étonné. Je ne pense pas, mais pour vous ?

— Oh ! je ferai un effort étant donné l'importance de l'occasion. Cela nous permettra d'attraper le *train de luxe*\* Ostende-Vienne, qui nous déposera à Francfort. Cela dit, maintenant que vous attirez mon attention sur ce point, c'est vraiment un peu tôt. Attendez que j'aie consulté Ponderby. »

Lorsque cet homme bien informé refit son apparition, Stranleigh lui dit d'une voix suave :

---

\* En français dans le texte, comme tous les mots et expressions en italiques suivis d'un astérisque.

« Puisque, dans une certaine mesure, vous êtes responsable de notre voyage à Bad Nauheim, peut-être auriez-vous l'amabilité — dans votre propre intérêt, puisque vous nous accompagnerez — de nous dire quel train vous préférez. Je suggérerais le rapide et somptueux express Ostende-Vienne. Si ce train ne correspond pas à vos idéaux de luxe, je serais ravi de prendre un train spécial. »

Si son maître affectait de croire que les vœux d'un domestique prévalaient sur toute autre considération, le sérieux de Ponderby n'en était en rien altéré. Il inclina légèrement la tête comme pour reconnaître le persiflage dont il était victime puis répondit avec sobriété :

« Je ne recommande jamais l'express de Vienne si l'on s'arrête avant Nuremberg, gare où il arrive à huit heures du matin. Quant à Francfort, il l'atteint à trois heures et vingt-neuf minutes, ce qui n'est guère pratique...

— N'en dites pas plus, Ponderby, coupa Sa Seigneurie. Bien que je sois disposé pour une fois à consentir à partir de Charing Cross à neuf heures, je veux bien être damné si j'arrive à Francfort à trois heures du matin. Trouvez-nous un autre train, Ponderby.

— Il y a celui qui part de Charing Cross à deux heures vingt de l'après-midi, milord. Train couchettes Ostende-Cologne. Nous remontons la rive gauche du Rhin à partir de l'aube pour arriver à Francfort juste avant midi.

— C'est parfait, Ponderby ! Je n'ai pas besoin de vous demander que tout soit prêt pour demain à deux heures de l'après-midi.

— Merci, milord. Tout est prêt dès maintenant.

— Ponderby se trompe. Je ne suis pas prêt », protesta Mackeller.

Lord Stranleigh le fixa avec la touche la plus infime de stupéfaction.

« Enfin, mon cher Mac, je vous ai accordé cinq heures de délai supplémentaire. J'ai cru comprendre que vous étiez prêt à prendre le train de neuf heures du matin et voilà que vous renâchez à prendre celui de deux heures de l'après-midi.

— Cinq heures, cela ne me sert à rien ; en fait, cinq jours ne suffiront sans doute pas. Une demi-douzaine d'affaires requièrent mon attention à tout prix.

— Lesquelles ? s'enquit Stranleigh avec une indifférence affichée.

— J'ai des contentieux en cours avec trois individus et deux sociétés, dont chacun pourrait déboucher sur un procès s'il n'est pas traité avec diplomatie. Et si ces affaires ne sont pas réglées avant mon départ, elles me donneront du souci durant toute mon absence.

— Ah ! nous ne pouvons permettre cela, dit Sa Seigneurie. Ayez, je vous prie, l'obligeance de me donner les noms et adresses de vos antagonistes, le montant sur lequel porte le contentieux dans chaque cas, et aussi les termes exacts d'un accord que vous jugeriez satisfaisant. »

Mackeller s'exécuta à contrecœur, après que Ponderby lui eut apporté du papier et un crayon, Sa Seigneurie se contenant d'allumer cigarette sur cigarette pour donner une impression d'activité. Pendant que Mackeller rédigeait sa liste, Stranleigh pria Ponderby de téléphoner au solicitor numéro un pour le prier de se présenter immédiatement à Stranleigh House. Lorsque Mackeller tendit la liste à son hôte, celui-ci se leva d'un air languide, lui faisant comprendre par son attitude que sa présence n'était plus désirée. Il avait assez vu l'ombrageux Écossais pour le moment.

« Maintenant, Peter, lui dit-il, rentrez chez vous et que rien ne vous empêche de me retrouver à Charing Cross demain à deux heures de l'après-midi. Amenez votre valet avec vous. Je suis trop égoïste pour me passer de Ponderby. Du reste, un grincheux comme vous déclencherait une maladie cardiaque chez lui en moins d'une semaine.

— Je ne suis pas grincheux, protesta Mackeller, je suis un homme d'affaires qui aime voir ses affaires rondement menées.

— Pardonnez-moi, répliqua Stranleigh avec placidité. Malheureusement, le langage parlé entraîne des confusions que seul le langage écrit est en mesure de lever. Je n'usais pas du vocable américain *crank* qui signifie "grincheux" mais du vocable allemand *Kranke* qui signifie "malade". Pour être précis, vous

êtes en ce moment un *Herzranke*<sup>4</sup>. Révisez donc votre allemand, Peter, et, dans tous les cas, rendez-vous à Charing Cross.

— Oh ! c'est très bien, Stranleigh, mais je risque d'être traîné devant les tribunaux...

— Dans moins d'une demi-heure, ces procès potentiels seront entre les mains du solicitor le plus compétent de Londres, alors, Peter, je vous implore de rentrer chez vous et de me laisser le temps de donner quelques instructions. Je dois entrer en communication télégraphique avec le gouvernement allemand afin que l'on prenne en considération mon confort personnel ainsi que le vôtre. »

LA SUITE DANS LE RECUEIL

---

<sup>4</sup> Malade du cœur, cardiaque.